



La ville touche mon corps

Mondher Aounallah

2024

J'attends Hamid vers N 50°50' 22.4808" (+50°50' 22.4808") E 4°27' 52.257" (+4°27' 52.257") quand sa voiture s'arrête devant moi. Comme me l'annonce plus tôt par téléphone l'opératrice qui accueille ma demande d'un taxi, Hamid arrive en 420 secondes montre en main. En ce début de soirée de semaine, les rues de Bruxelles sont calmes et la chorégraphie des feux de circulations me semble plus participer au décor d'une ville au repos qu'à son organisation spatiale. La musique à faible volume participe à créer l'atmosphère qui dialogue avec mes sens. Elle crée un sentiment de familiarité, provoqué par la rencontre entre un territoire que j'habite et mon souvenir de cette chanson populaire tunisienne que mon père a toujours chanté, entre autre sur la route. *Ritek ma na'aref win*. Le titre de la chanson se traduit par *je t'ai vu.e mais je ne sais plus où*. Comme le trajet doit me mener d'un bout de la capitale à l'autre, j'ai le temps et le loisir de m'arrêter sur des détails qui composent mon environnement. Je remarque que Hamid travaille seul. Non pas que les chauffeuses de taxi pratiquent habituellement le covoiturage, mais ils ont souvent recours à un système de navigation qui prend, de nos jours, la forme d'une application sur un téléphone à la surface lisse. Dans ce genre de contexte, l'écran du dispositif irradie dans l'habitacle depuis sa position, centrale et frontale. Il est un portail entre les corps qu'il guide et l'environnement qu'il reconfigure en un décor. Ou peut-être, ce dispositif devient-il le décor même dans lequel s'aventure le corps, transporté dans une totalité recomposée. Mais dans l'habitacle dans lequel je suis, la seule lumière que je vois est celle du tableau de bord, dont l'aspect m'évoque les affichages LCD à cristaux liquides des débuts de l'informatique. Alors que nous engageons la conversation sur le calme des rues, je questionne Hamid sur l'absence de système de navigation dans sa voiture. Son rire effleure mon sérieux, puis laisse place à son propos sur l'évidence, de son point de vue, de l'inutilité d'un tel outil. Hamid me dit connaître la ville mieux qu'une machine, et ajoute avec modestie que cela fait tout de même cinq ans qu'il la pratique. Je rebondi sur son propos pour qu'il m'explique comment il a construit son apprentissage du territoire, en lui faisant remarquer qu'il dégage l'air serein d'une personne qui n'a pas peur de se perdre. À ses débuts en tant que chauffeur, Hamid a pris le temps de créer ses propres repères, et lorsqu'il se perdait, c'était toujours pour se retrouver ensuite. Il ajoute que parfois, ses client-es lui indiquaient que ses courses auraient pu être plus efficaces si il avait emprunté tel ou tel itinéraire.

Petit à petit, Hamid a donc constitué son réseau d'expériences à partir de ses sens et des indications qui lui étaient données. Il lui arrive encore, parfois, de composer un itinéraire qui aurait pu être plus direct mais quoiqu'il arrive, il fait confiance à sa boussole interne, laquelle mène toujours à la bonne destination en un temps tout à fait raisonnable.

Ce que j'appelle boussole interne me sert à exprimer une direction en ligne droite vers un lieu visé. Sans me référer aux points-cardinaux, je l'utilise dans mon quotidien pour pointer mentalement un lieu. C'est une orientation que je me donne, dont il faut ensuite équilibrer les virages à droite et à gauche pour rester dans une moyenne, comme on le décrit par l'expression « à vol d'oiseau ». Dans mon cas, cette boussole interne est une perception simplifiée de l'espace, une perception intérieure avec laquelle je compose intuitivement dans le contexte spatial. D'autres types de boussoles ont traversé les temps et continuent de jouer un rôle important, notamment dans certaines communautés. C'est par exemple le cas chez les Inuits, où l'orientation joue un rôle important. Traditionnellement, les Inuits s'appuient fortement sur les courants de vent, les dérives de neige et les informations astronomiques, entre autres, pour la navigation. Mais, ma boussole ne me mène pas toujours dans la bonne direction. Parfois, je me trompe, alors je me perds. Si je suis pressé, j'ouvre Google Maps. Et à chaque fois me vient la pensée que je ne peux pas me perdre si Google est avec moi. C'est troublant car c'est à la fois rassurant et inquiétant. Être rassuré par quelque chose qui inquiète me questionne. Ça porte d'ailleurs un nom : syndrome de Stockholm.

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35.

36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56.
57. 58. 59. 60. 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20.
21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41.
42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 1. 2. 3.
4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26.
27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47.
48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11.
12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32.
33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53.
54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17.
18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38.
39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59.
60. 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23.
24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44.
45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. Entre la dernière
phrase et celle-ci se sont écoulées 600 secondes. Je me suis rendu compte, en
écrivant, que je n'en savais pas plus sur ce phénomène. Voilà donc, en
quelques lignes, ce que j'ai appris.

En suédois, « Stockholm » se prononce « [Stockholm](#) ». En août, mois de
l'évènement qui a donné son nom au syndrome de Stockholm, il fait en
moyenne 12,7 °C à Stockholm. Le 23 août 1973, Jan Erik Olsson, un prisonnier
suédois récemment libéré de prison, se lance dans le braquage d'une banque à
Stockholm. Après qu'il tire une rafale en l'air, l'arrivée de la police le contraint à
se retrancher dans la banque. Olsson, son complice Clark Olofsson et les
quatre otages s'installent dans la chambre forte de la banque. Deux jours plus
tard, les deux braqueurs et les quatre otages sont pris au piège et se retrouvent
enfermés dans cette salle des coffres par un policier. Du 25 au 28 août, otages
et ravisseurs développent des sentiments mutuels de confiance, d'estime et
d'empathie. Au moment de l'arrestation, avant sortir de la chambre forte, les
braqueurs et les otages se prennent dans les bras. Les otages ne porteront pas
plainte. Ils rassembleront de l'argent pour assurer les frais de défense des
braqueurs et leur rendront visite en prison. Clark Olofsson et Kristin Enmark,
l'une des otages, entreprendront une relation amoureuse. Celle-ci critiquera
publiquement le comportement dangereux de la police et du psychiatre chargé
d'analyser l'évènement, Nils Bejerot, lors des six jours de la prise d'otage.

Bejerot inventera un syndrome pour discréditer Kristin Enmark sous prétexte d'un traumatisme, se dédouanant ainsi de tout jugement potentiel dans sa gestion de l'affaire. Le terme « syndrome de Stockholm » se réfère donc à l'analyse de la prise d'otages par Nils Bejerot.

Maintenant que cette courte histoire est posée là, je me rends compte que ce n'est pas aussi manichéen que cela en avait l'air. Au final, les braqueurs, c'est plutôt *les gentils* ? En tout cas c'est pas la police. D'ailleurs, la police, je ne l'ai pas prise dans mes bras quand elle m'a enfermé à deux reprises, une fois à Genève, l'autre à Bruxelles. Enfin, si, elle m'a pris dans les bras, mais pas comme dans l'histoire qu'on vient de lire. C'était moins tendre. C'était même pas tendre du tout, au contraire. Les deux fois, je l'ai croisée dans la rue, à une heure tardive. Les deux fois, j'étais saoul. Je l'admets mais je n'excuse rien. Le premier événement, j'ai eu besoin de me l'approprier, de faire corps avec, autrement que par les douleurs psychologiques et physiques. En d'autres mots, j'ai besoin d'écrire. Alors j'en fait un

p

o

è

m

e

.

Violence,
le temps passe et le temps panse,
le temps prend le temps fend se suspend puis reprend,
le temps fait et défait le temps fête la défaite,
le temps c'est ce moment t souvenir glacé sang chaud un matin d'été,
pâquis rue de berne kebabs fermés,
soleil caché vision floutée mais je te reconnais,
pas le temps de bifurquer tu m'as repéré,
contrôle menaçant pour cointreau dans le sang papiers d'identité,
gueule ouverte contre discussion fermée,
je me souviens tes deux flics acharnés,
phares allumés gueule éclairée torse écrasé sur capot lustré,
eux jamais rassasiés moi métal aux poignets,
au milieu d'une rue trop fatiguée pour l'intensité de cet acte disproportionné,
je me souviens habitacle noir grillage bête en cage,
pas de poignées on a fermé tu restes là avec ta rage,
je me souviens échoué en ta compagnie,
dans une cellule trop grise trop grande pour ma dignité,
médiocre étriquée à ton effigie,
vide et froide selon toi je l'ai bien mérité,
je donne de la voix c'est tout ce que j'ai,
ça changera rien mais je peux pas me résigner,
tu me plaques au sol mouvement saccadé,
position missionnaire je suis dominé,
mon cou tes mains de fer comme un collier serré,
ta haine déborde coule et sent mauvais,
tes yeux dans mes yeux tu comprimes t'as gagné je peux plus crier,
je remarque tes dents blanches et ton crâne blanc rasé,
tu relâches je reste par terre allongé pétrifié,
j'ai mal je le vois pas encore mais t'as repeins mon cou en violet,
corps misérable séquestré relâché,
les heures filent je sais même plus quelle heure il est,
je sors en même temps que le soleil et je rentre à pieds,
je goûte l'air frais,
il m'a manqué.

La deuxième fois, c'était à Bruxelles. J'habitais là depuis peu. Je voulais rentrer chez moi mais j'étais perdu. J'ai eu la mauvaise idée de demander mon chemin à deux flics qui passaient en voiture. Ça n'a pas manqué, on m'a demandé mes papiers d'identité. Bizarrement, après avoir lu محمد sur mes papiers, on m'a méprisé. J'ai ouvert ma gueule, et pour signifier mon mépris à moi, j'ai craché par terre. Apparemment, c'est

interdit par la loi. Apparemment, ça peut justifier d'être embarqué, menottes aux poignets, et de passer une nuit en cellule. Sur la route, j'ai récité de tête des passages de « Surveiller et punir » de Michel Foucault. Convoquer des textes qui désacralisent tout ce système punitif, c'était, sur le moment, ma manière de rester lucide. Faire entrer ces mots dans l'habitacle de la voiture de police, c'était encore une manière d'utiliser l'écriture pour m'approprier la situation.

أمام عدالة السلطان، يجب أن تصمت
جميع الأصوات

Vous commettez une infraction ?

Préparez-vous à déboursier !

La politique de prévention de Bruxelles-Propreté et des communes en matière de propreté publique ne suffit pas. C'est pourquoi les actes de malpropreté sont sanctionnés par des amendes lourdes. Les plus courants sont :

- la sortie de sacs poubelles en dehors des jours/heures autorisés
- les dépôts clandestins
- les jets de petits déchets (mégots, cannettes, papiers, chewing-gum, etc.)
- le fait d'uriner, déféquer ou cracher sur la voie publique
- les déjections animales
- les sacs non triés ou non conformes
- le tourisme de déchets (importation de déchets provenant des 2 autres régions)
- le transport illégal de déchets vers l'étranger
- la collecte illégale de déchets sur le territoire régional
- les tags et graffitis
- etc.

Procédures et sanctions

Complétant l'arsenal répressif propre à chaque commune, Bruxelles-Propreté dispose d'une équipe d'agents assermentés qui disposent de moyens d'investigation proches de ceux de la Police, voire plus étendus.

Bruxelles-Propreté transmet tous les procès-verbaux au parquet. Celui-ci peut :

- poursuivre pénalement devant le Tribunal correctionnel, ou
- renvoyer le dossier vers Bruxelles-Propreté qui peut alors infliger des amendes administratives.

LE SAVIEZ-VOUS ?

- Nos contrôleurs circulent en permanence 7j/7 - 24h/24 pour traquer les actes de malpropreté
- Les interpellations en flagrant délit sont en hausse
- Bruxelles-Propreté organise des actions conjointes avec la Police, l'AFSCA, l'IRE, les douanes, etc.
- Nos contrôleurs verbalisent les infractions en matière de déchets perpétrées dans des lieux aussi bien publics que privés

Tarifs des amendes

De manière générale, les infractions au "[Code de l'Inspection, la prévention, la constatation et la répression des infractions en matière d'environnement et de la responsabilité environnementale](#)" sont punissables d'amendes administratives **allant de 50 à 62.500 euros**.

Les amendes les plus courantes

- Le non-respect de l'obligation de tri entraîne des amendes administratives de généralement **75 euros**.
- Lorsque, outre l'absence de tri, les agents constatent la présence de récipients en verre dans le sac, le montant de l'amende tourne plutôt autour de **100-125 euros**.
- Les sacs sortis en dehors des horaires prévus pour la sortie de sacs entraînent des amendes administratives de 50-75 euros.
- Les jets de mégots sont punis par des amendes administratives de **50 euros**.

Toutes ces amendes peuvent être majorées de frais d'enlèvement et de traitement dont le montant varie en fonction du type et de la qualité des déchets.

Ces montants sont donnés à titre indicatif, chaque décision d'amende administrative étant prise après analyse de tous les éléments du dossier.

Le montant est fixé par [l'ordonnance du 25 mars 1999 relative à la recherche, la constatation, la poursuite et la répression des infractions en matière d'environnement](#).

Je suis libéré à 11:59. C'est écrit sur le papier qu'on fait à ma demande pour justifier mon absence au travail, et que je conserve dans mon classeur administratif. Devant mon nom, je remarque qu'il est écrit « Non : » au lieu de « Nom : ». Sous motif, il est écrit en majuscules, et reporté ici à l'échelle 1:1 :

IVRESSE

Le papier est daté : 9 juin 2022. Je sors du « complexe cellulaire », 202 rue Royale, il fait beau et chaud. J'ai mal au crâne, je sue, je n'ai pas de batterie sur mon téléphone, pas d'argent sur moi. Je marche jusqu'au parc de Bruxelles, délimité par la rue Royale, la rue Ducale, la Place des Palais et la rue de la Loi. J'ai besoin de l'atmosphère paisible d'un parc. Avec ses couleurs fraîches et terreuses, ses sentiers en cailloux, ses chemins qui mènent les uns aux autres. Je m'assois sur un banc. Sur l'une des lattes de l'assise, j'aperçois un « ACAB » gravé. Il a été bien exécuté. Le bois clair qui ressort de dessous le vernis brun contraste. La gravure est fine, précise. On a pris le temps de la réaliser, on a soigné le message. J'ai soif mais je fume. J'observe attentivement

le décor et les personnages qui l'occupent. Personne ne me remarque. C'est comme si j'étais encore dans la cellule et qu'il y avait une vitre avec un film sans teint qui donnait sur cette partie du parc.

Je pars du plus loin que ma vision me permet et, petit à petit, je regarde de plus en plus près de moi. Comme pour faire une cartographie, situer les choses dans l'espace sans les figer puisqu'il suffit du moindre déplacement pour que la cartographie change. C'est, en quelque sorte, ultra-subjectif, spatialement et temporellement, car je suis à un endroit précis, dans une position précise, à un moment précis de cette journée du 23 avril 2023. C'est d'une simplicité si puissamment éphémère que si je veux fabriquer un souvenir de cette cartographie et la garder quelque part dans ma mémoire, je dois à la fois me concentrer et lâcher prise. Si je fais ça, c'est pour absorber tout ce que je peux d'une atmosphère, dans un lieu donné, à un moment donné. C'est pour saisir des informations sur l'espace qui m'entoure et mes ressentis de me trouver dans cet espace, ce que cela me fait de le traverser et qu'il me traverse. J'ai étudié l'architecture mais je me rappelle mal des noms des styles architecturaux. Ça fait toujours son effet de savoir ce genre de choses, et ça peut donner l'impression de maîtriser de la culture, d'articuler du savoir. Mais, des informations factuelles à propos d'un élément qui se trouve dans le même espace que moi, apprises et stockées dans ma mémoire, sont d'autant plus intéressantes si elles rencontrent mes affects, comme l'effet que leur présence physique a sur moi. Ce que ça convoque, ce que ça induit, ce que ça fige ou déplace en moi. Je poursuis mon exercice cartographique.

Je rapproche mon regard d'un cran. Il s'accroche à un arbre. Un chêne. Il est massif et dense. De là où je suis, c'est une masse verte qui donne l'impression qu'il s'agit d'un bloc hermétique, que l'air ne semble pas pouvoir pénétrer, et dont les molécules ne rencontrent que la surface du bloc. Mais je sais qu'en réalité, l'air se balade entre les feuilles comme dans un labyrinthe. Comme si les feuilles étaient des bâtiments ou des arbres, et les couloirs formés entres ces feuilles, des chemins. Se balader là-dedans doit être fou. Un environnement tout entier dans les nuances d'une seule couleur, rendue translucide par les rayons du soleil et leur privilège de traverser la matière.

Je rapproche mon regard. Il y a un corps. Un corps humain. Il marche en rond, au téléphone. Je n'entends pas tout. J'entends de l'arabe. *Hani fil parc / El ta9s*

hlou / Fi lwsat / Ok behi, nasbar 3lik ? / Ok baba, n9ablou ba3d 5edmek, fi la3chiya. Le corps s'en va, il disparaît de mon champ de vision en passant derrière moi. Je ne me retourne pas.

Je rapproche encore mon regard. Il se fixe sur une poubelle. Elle déborde. Il y en a partout autour. Plastiques, papiers, cartons, aluminium, verre, textiles. Il ne manque que des bidons d'huile et une chaise cassée pour compléter cette vision qu'on rencontre souvent dans les rues de Bruxelles. Ce qu'on appelle les *déchets*, ça raconte beaucoup de choses sur une ville. Je pense que ça peut être analysé. Il ne faudrait pas spécialement une méthode, tout au plus un protocole. Le protocole pourrait comprendre : le nom de la rue/place/avenue, etc. ; le nom du quartier ou de la Commune ; les jours officiels du ramassage des différents types de poubelles dans la localité en question ; le jour de la semaine au cours duquel l'analyse a lieu ; les couleurs des sacs poubelles présents ; la taille des sacs ; la proportion de *déchets* dans des sacs et en dehors des sacs ; les catégories de déchets présents hors des sacs ; une approximation du volume de ces déchets ; la distance entre une zone de déchets et l'autre zone de déchets la plus proche ; la position de la zone de déchets, par exemple sur le trottoir, sur la route, entre les deux, tout autour du pied d'un arbre ; sa répartition dans l'espace, par exemple condensée, disséminée ; une appréciation esthétique, bien entendu subjective, de la composition spatiale visuelle de la zone de déchets en question ; une tenue qui s'inspire de celle des agent.es de Bruxelles-Propreté ; et si possible, revenir régulièrement près de la zone pour estimer la durée dans le temps de cette zone de déchets. D'autres critères pourraient être ajoutés, au fur et à mesure de l'expérience, pour enrichir l'observation. Comme, par exemple, l'évolution dans l'espace et le temps de la zone de déchets. Autour de chez moi, il y aurait beaucoup de travail. A Uccle ou à Watermael, moins. Ça raconte forcément des choses, ça. Il suffit d'errer dans la ville pour se sentir traverser par des impressions. J'y reviendrai quand je quitterai ce banc, quand je quitterai ma posture physique de cartographe sensitif sorti de cellule de dégrisement. *Comme si ces cellules étaient autre chose que grises. C'est maintenant, dans ce parc vert, à la limite du fluo, inondé de lumière, que je dégrise du gris de la cellule.*

Mon regard se rapproche. Je vois un oiseau. Je ne sais pas quel genre d'oiseau. Je sais reconnaître les pigeons, les corbeaux, les moineaux, les pies et d'autres trucs comme les aigles ou les toucans qu'on ne voit jamais à Bruxelles, en tout cas pas en vrai. L'oiseau que je vois a la tête ronde et noire, avec les joues blanches. Il a les ailes grises et le ventre jaune. Il est posté à quelques mètres seulement. Si j'étais lui, je passerai mon temps en hauteur, perché sur des trucs ou en vol. J'observerai tout d'en haut. Je descendrais seulement pour raser la surface de la ville, chier sur des types en costume ou déposer un chant à l'oreille d'un enfant. D'ailleurs,

Si j'étais un oiseau
Je survolerais les villes
Je survolerais la campagne
Les parkings
D'autres parkings
Des monuments (*oh yeah*)
Des chantiers (*oh yeah*)
Je survolerais des chantiers (*oh yeah*)
Si j'étais un oiseau
Même un tout petit
Je survolerais le pays
Avec le vent
Avec les nuages
Avec les avions de chasse
Les avions de chasse
Les avions de ligne
Je survolerais les vignes (*oh yeah*)
Je mangerais les raisins (*oh yeah*)
Je chierais les pépins (*oh yeah*)
Le long des cours d'eau
Si j'étais un oiseau
Si j'étais un oiseau
Mais je n'suis qu'un serpent
Et ma vie est à terre
Mon ventre est sur la pierre
Où je ferai ma tombe
Je n'suis qu'un serpent
Et de mues en mues
De prairie en prairie
Je perpétue mes hécatombes
D'ailleurs je mange les œufs de colombe
Si j'étais un oiseau
Si j'étais un oiseau
Cui-cui-cui-cui-cui-cui (*oh yeah*)
Cui-cui-cui-cui-cui-cui (*oh yeah*)
Cui-cui-cui-cui-cui-cui (*oh yeah*)
Cui-cui-cui-cui-cui-cui
Cui-cui-cui-cui-cui
Cui-cui-cui-cui-cui
Cui-cui-cui-cui-cui
Cui-cui-cui-cui-cui

Ma vie est à terre. Mon ventre est sur la pierre. Où je ferai ma tombe. Je n'suis qu'un serpent. Et de murs en murs. De prairie en prairie. Je perpétue mes hécatombes. D'ailleurs je mange les œufs de colombe. Merci Bertrand Belin, Tigre d'Eau Douce et Laurent Bardainne. Dans les villes, on recouvre la terre de pierre. On ne la sent pas cette terre. Et alors même qu'on pense *évoluer*, qu'on fait peau neuve de nos idées, on entretient notre massacre de la Terre, de ses ressources et des créatures qui l'habitent. D'ailleurs, on tue notre liberté dans l'œuf, on consomme tout, jusqu'aux conditions de nos libertés. Cet oiseau dont je ne connais pas le nom s'est envolé. La chanson peut recommencer, dès le début. *Si j'étais un oiseau, je survolerais les villes.*

Mon regard vient encore plus près. Tellement près qu'il se pose sur mes propres pieds, cachés dans des baskets noires. Pendant longtemps, je ne les aimais pas ces pieds. Quand j'étais enfant, une personne qui ne supportais pas de voir des pieds nus les avait critiqués. Ça a sûrement imprégné mon inconscient, dans mon rapport à mes pieds. Mais, moi, je peux trouver ça très beau des pieds. Il y a des trucs qui touchent au fétiche. Mais je leur trouve aussi autre chose. Quand je vois des pieds, je ne peux pas m'empêcher de les considérer comme des attributs animaux, des architectures biologiques à la limite d'un design organique. Les geckos ont des pattes comme ça. Une autre caractéristique de leurs pattes, moins subjective et plus factuelle, c'est leur adhérence. Elles permettent à un gecko de 70 grammes de supporter un poids allant jusqu'à 130 kilos. Ça doit être dingue de marcher avec ça. Je m'imaginer grimper des façades en tous genres, et rejoindre, en haut d'un bâtiment, l'oiseau que je suis dans une autre vie, celui qui chante à l'oreille d'un enfant entre deux largages de fientes depuis le ciel bleu.

Ce genre d'exercice de regard bouleverse la perception du temps. Je ne sais pas combien de temps j'ai passé là. Ce qui est sûr, c'est qu'entre-temps, des milliers et des milliers de personnes sont passées par là. Autant de feuilles sont tombées des arbres pour repousser. Le soleil et la lune se sont relayés pour ne jamais me laisser seul.

Maintenant que je n'ai plus besoin de maintenir ma posture et mon regard fixes, je me lève pour reprendre ma déambulation. Quel jour on est ? Il fait beau. Quelle heure il est ? La ville est debout depuis longtemps, ça se sent. Et la

journée a une certaine maturité. Ça donne un certain caractère à la ville. Je ne sais plus si j'ai tourné à droite ou à gauche en sortant du parc. Mais depuis que je marche, j'ai déjà tourné à droite et j'ai déjà tourné à gauche.

Je traverse la gare centrale. Le grand panneau d'affichage des arrivées et des départs de trains indique qu'on est le 10 mai 2024 et qu'il est 19:41. Il y a un train pour Gand à 19:45, voie 2. Un autre pour Liège à 20:01, voie 3. Je rejoins la voie 4 en sillonnant parmi d'autres que moi. J'en vois certains et certaines qui choisissent la voie 3, direction Liège. Je m'installe dans le train, près d'une fenêtre. J'observe la linéarité du paysage, induite par le déplacement du train. J'aimerais prendre une photo de la vue par la fenêtre, à chaque seconde, réduire l'opacité des images et toutes les superposer. Juste pour voir en un coup d'œil à quoi ressemblerait ce paysage dans cette combinaison unique et éphémère qui ne se reproduira plus jamais. Le train continue sa route, moi, je descends à la Gare du Midi. Le ciel est encore bleu. Ça rend presque les alentours de la gare agréables. Je me trouve à l'avant de la Gare du Midi, face à l'Avenue Fonsny.

